Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA

Hors-série n° 5 | 2013

De Cluny à Auxerre, par la voie des "émotions". Un
parcours d'historienne du Moyen Âge : Barbara H.
Rosenwein

Faire l'histoire des émotions à l'heure des sciences des émotions

Piroska Nagy

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cem/12539>

DOI : 10.4000/cem.12539

ISSN : 1954-3093

Éditeur

Centre d'études médiévales Saint-Germain d'Auxerre

Référence électronique

Piroska Nagy, « Faire l'histoire des émotions à l'heure des sciences des émotions », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA* [En ligne], Hors-série n° 5 | 2013, mis en ligne le 07 janvier 2013, consulté le 03 mars 2023. URL : <http://journals.openedition.org/cem/12539> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cem.12539>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mars 2023.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions
4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

Faire l'histoire des émotions à l'heure des sciences des émotions

Piroska Nagy

- ¹ Si l'on s'interroge sur ce que serait l'histoire des émotions sans le travail de B. Rosenwein depuis une quinzaine d'années, on réalise vite l'importance primordiale de son œuvre pour la communauté historienne, avant tout des points de vue méthodologique et épistémologique. Après l'histoire des mentalités, des sensibilités, des études monographiques de telle expression d'émotion – du baiser sur la bouche, des gestes du deuil ou d'affliction, du rire et des larmes –, l'histoire des émotions comme champ nouveau a émergé dans l'univers historique, et tout particulièrement celui des médiévistes, au tournant de l'an 2000. Depuis lors, B. Rosenwein n'a cessé d'œuvrer pour que le traitement historique de l'affectivité prenne ses contours et s'enracine scientifiquement dans notre paysage. Si elle n'a pas été l'unique inventeur de cette histoire, elle a été la première, sinon la seule, à faire un travail méthodique de critique historiographique pour en élaborer les bases. En prenant le soin d'ancrer dans l'état actuel des sciences de l'émotion cette *nouvelle histoire des émotions*, laquelle, depuis une bonne dizaine d'années, ne cesse d'engendrer une quantité extraordinaire de recherches, elle lui a donné une solidité épistémologique. Par ses interventions théoriques comme par sa pratique d'analyse et d'interrogation méthodologique des textes, elle a façonné, en véritable sage-femme du nouveau paradigme en histoire de l'affectivité, la manière dont l'historien peut se positionner face aux sciences de l'émotion mais aussi face à ses sources. Partant du « tournant émotionnel » dans l'œuvre de B. Rosenwein, il est possible d'examiner les relations désormais fortes qu'elle a participé à mettre en place entre l'histoire et le socle toujours grandissant des sciences de l'émotion.

***Barbara's emotional turn*, ou s'intéresser aux émotions dès la fin des années 1990**

- 2 Quand je l'ai rencontrée pour discuter d'émotions au printemps 2000 à Paris, à l'ancienne Bibliothèque nationale de France, B. Rosenwein me parlait déjà de ses lectures en cours en « sciences des émotions », un monde dont je n'avais que vaguement conscience : l'anthropologie et la philosophie, la psychologie de toutes tendances, les neurosciences. Un continent émergeait devant mes yeux, et d'abord en anthropologie, au travers des travaux du couple Rosaldo, de Catherine Lutz, de Lila Abu-Lughod¹, mais aussi en psychologie cognitive. C'est alors que j'ai découvert le courant du constructivisme social de l'émotion et l'ouvrage éponyme *The Social Construction of Emotion*, ce collectif pluridisciplinaire en sciences sociales, daté pourtant de 1986, que j'aurais été heureuse de connaître quelques années plus tôt, bien avant l'ère des catalogues virtuels, lorsque j'écrivais ma thèse.
- 3 Tout ceci se passe peu avant la parution, en 2001, du livre de William Reddy, *The Navigation of Feeling*, qui porte comme sous-titre : *A Framework for a History of Emotions* – et peu après la sortie de *Anger's Past* (1999), dirigé par B. Rosenwein, qui témoigne de son tournant émotionnel. Dans *Anger's Past*, où la diversité des approches et leur commentaire esquissent déjà les questions fondant la critique de la vision éliásienne de l'émotion, il n'est encore que très épisodiquement question de l'inscription de l'histoire dans le champ interdisciplinaire des sciences des émotions. Or c'est bien ce que l'historienne américaine a entrepris dès cette époque, et bien avant la plupart de ses collègues² : se mettre au diapason de ce qui se faisait dans les autres disciplines autour des émotions, afin d'en tirer les conséquences pour le travail de l'historien. Elle ne s'intéressait pas seulement à la colère, mais aux perceptions et aux conceptions de l'affectivité humaine, désignées par le terme générique « *emotions* » en anglais – un terme repris ensuite par la plupart des langues européennes –, à partir de l'état de la question dans les sciences les plus variées. De fait, au moment où sa position théorique prend ses contours, dans son célèbre article « Worrying about Emotions » dans l'*American Historical Review* en 2002, et dans son « Eros and Clio » paru dans un ouvrage historiographique allemand en 2003, les exemples récents de traitement historique de l'affectivité et des gestes affectifs ne manquaient pas³. Et pourtant, B. Rosenwein le souligne elle-même : ni en 1989 en France, ni en 1999 en Allemagne, l'histoire des phénomènes affectifs n'apparaît guère dans l'état des lieux des recherches des médiévistes, sinon de manière totalement marginale⁴, comme faisant partie des préoccupations de l'histoire des sensibilités, et, plus largement, des mentalités, laquelle était, depuis les années 1990 au moins, largement critiquée. En effet jusqu'au début des années 2000, l'histoire des émotions n'était pas isolée comme champ autonome de la recherche historique : si depuis longtemps certains la pratiquaient, ils n'en étaient guère conscients. Pour n'en rester qu'à l'histoire médiévale, nous étions un certain nombre – en France, en Allemagne, dans les pays anglophones⁵ – à enquêter sur des sujets touchant de près ou de loin à l'affectivité dès les années 1990 voire 1980, et à chercher à le faire en rapport avec la psychologie ou l'anthropologie. Aucun de nous n'a pourtant accompli le long et minutieux travail de terrassement épistémologique qui aurait été nécessaire pour bien fonder une telle recherche.
- 4 Le premier défi, et non le moindre, relevé par B. Rosenwein, consistait ainsi à décortiquer et à mettre en rapport les différents volets du nouveau paradigme cognitif

qui a donné naissance à ce continent désormais nommé « sciences des émotions »⁶, à commencer par la psychologie, en essayant de le prendre à bras le corps pour réfléchir sur la manière de faire une histoire des émotions. Dès ses premiers articles historiographiques, son but était double : intégrer pleinement les émotions dans l'histoire humaine⁷, et arrimer cette histoire à l'état actuel des sciences qui s'en occupent. La tâche n'était pas mince. Elle signifiait concrètement de lire une montagne de textes de sciences variées autour d'un phénomène dont la définition même reste, jusqu'à aujourd'hui, introuvable⁸ : des écrits d'anthropologie et de philosophie, pour partir de ce qui nous est le plus familier ; de psychologie de toutes orientations, contradictoires donc, et souvent fort peu propices à l'approche historique ; enfin de sciences biologiques, de lecture souvent ardue, qui se rapportent à la « production » de l'émotion dans le cerveau et le corps. En faire l'état des lieux pour l'historien était en soi un exploit. La B. Rosenwein qui s'attaque à cette tâche est bien celle que nous connaissons de ses travaux antérieurs, à la curiosité insatiable envers les sciences sociales. On peut toutefois observer chez elle un glissement d'intérêt à cette époque, de la sociologie (et dans une bien moindre mesure l'anthropologie) vers le noyau dur des sciences de l'émotion, la psychologie et les neurosciences. Ce glissement, dû avant tout à la matière même des émotions, mais aussi à l'état de la question dans les sciences de l'homme et au courage de Barbara, pointe vers une tendance plus large, qui est peut-être autant liée à l'importance grandissante de la psychologie dans nos sociétés qu'à l'intérêt conséquent, mêlé d'une forme d'obligation dans les sciences sociales, à engager le dialogue avec les sciences dures⁹.

- 5 Deuxième défi : en termes historiographiques, B. Rosenwein était l'une des toutes premières historiennes à tirer les conséquences de ce nouveau paradigme pour l'histoire. Du moment où l'on a admis qu'il y avait une nouvelle attitude face à l'émotion dans les sciences de l'homme qui tiennent compte de leur dimension cognitive, et où on ne les considérait plus comme les antithèses de la rationalité, il fallait penser à réintégrer l'émotion dans l'histoire : en constituant d'abord une histoire des émotions comme telle, puis en la pensant en relation avec les sciences des émotions. Avant B. Rosenwein, le couple américain de Peter et Carol Stearns y avait déjà réfléchi dès les années 1980 à travers une série de publications sur l'histoire contemporaine des émotions états-unienne, mais leur notion d'émotionologie, ainsi que les propositions méthodologiques qu'elle impliquait, étaient formulées de manière tellement restrictive, qu'elles remettaient en cause la faisabilité d'une telle histoire pour les civilisations autres que contemporaine et, à la rigueur, moderne¹⁰. Au contraire, B. Rosenwein réfléchit pour nous tous : ses méthodes et propositions ne restreignent pas le camp des bénéficiaires possibles. L'article « Worrying about Emotions in History » (2002), qui l'a rendue célèbre en histoire de l'affectivité, est le sommet de l'iceberg, la partie la plus visible et la mieux reconnue de son travail sur les émotions. La proposition historiographique qui y est formulée – la critique du « grand récit » éliásien et de la conception hydraulique de l'émotion qui en est à la base – marque durablement la réflexion historique, bien au-delà du champ des émotions. Elle s'enracine dans son travail assidu de lecture critique des sciences des émotions, tout comme la proposition méthodologique qui en découle, le concept des communautés émotionnelles dont traite ici-même Damien Boquet.
- 6 Plutôt qu'affirmer de se tourner vers un objet nouveau, avec l'humilité et la simplicité qui sont les siennes, B. Rosenwein a dépouillé une littérature bien plus vaste concernant les émotions et les sentiments que celle dont on avait auparavant

conscience. Bien au-delà des « classiques » (Lucien Febvre, Johan Huizinga et Norbert Elias, Georges Lefebvre et Jean Delumeau, pour ne rester qu'aux plus connus pour les Français), elle a souligné l'intérêt pour l'affectivité de Marc Bloch, mais aussi de Ferdinand Lot (dont l'épouse, Myrrha Lot-Borodine s'était intéressée, elle, aux larmes et à la mystique chrétienne orientale). Elle a attiré l'attention aux travaux des historiens allemands contemporains (Gerd Althoff, Peter Dinzelbacher avant tout) et des historiens américains dans la filiation de l'anthropologie juridique (J. K. Jolliffe, Paul Hyams). Elle a retracé les liens intellectuels et historiques entre Huizinga et Elias et a démontré leur ancrage dans le paradigme de l'émotion naturelle et anhistorique, en accord avec les prémisses de la psychanalyse freudienne et de la sociologie de Weber. Ce travail lui a permis de montrer pourquoi, malgré la filiation entre l'histoire des mentalités et celle des émotions, l'École des *Annales* avait laissé pendant plusieurs générations aux marges, sinon à l'écart de ses intérêts, l'affectivité. En effet, les historiens cultivaient une vision des émotions qui reliait celles-ci aux masses et aux classes subalternes, tout en les naturalisant par ce lien. À travers son travail historiographique minutieux, B. Rosenwein a révélé les présupposés non-dits, communs en termes de conception de l'affectivité et de l'humain, sous-jacentes dans une grande majorité des travaux historiques sur l'affectivité tout au long du xx^e siècle. La description claire et précise du paradigme « hydraulique » – un terme venant du philosophe américain Robert Solomon, qui à la fois cerne et remet en cause l'idée pré-cognitiviste des émotions – lui a permis de bien circonscrire et caractériser un état dépassé de la question, conception qui commande pendant tout le xx^e siècle la perception de l'affectivité en sciences sociales.

- 7 De la sorte, après les travaux pionniers mais d'intérêt limité des Stearns qui épousaient largement le paradigme de N. Elias d'un processus de civilisation diminuant graduellement le rôle de l'émotivité dans les sociétés au fur et à mesure que celles-ci avancent en rationalisation des institutions et des processus de régulation sociale, c'est le mérite indépendant et parallèle de B. Rosenwein et de W. Reddy que d'avoir délimité le champ de l'histoire des émotions et d'avoir posé ses grandes problématiques. À travers les années, c'est par un travail continu et méthodique mené dans une série d'articles que B. Rosenwein a formulé un nouvel état de la question des émotions pour l'historien, accompagné de propositions méthodologiques cohérentes et très largement utilisables, indépendamment de la période concernée. Elle est une des premières médiévistes à s'intéresser de façon approfondie à la question des enjeux épistémologiques d'une telle histoire¹¹ – et certainement la première à le faire en rapport avec les sciences cognitives de l'émotion. Avec elle, la nouvelle histoire des émotions se fonde en science.

Les piliers de la nouvelle histoire des émotions

- 8 B. Rosenwein a édifié l'histoire affective nouvelle sur deux piliers théoriques, la psychologie et philosophie cognitives et l'anthropologie constructiviste. Comme on le verra, ces fondations épistémologiques, d'ailleurs contradictoires à cet égard, la conduisent à traiter de la question, aussi épineuse qu'incontournable pour l'historien de l'affect, de l'universalité des émotions.

Le paradigme cognitiviste : une compréhension de l'émotion

- 9 Ce qui a bouleversé le traitement des émotions comme étant des éléments naturels et donc anhistoriques du fonctionnement et de la communication humains, c'était l'émergence puis le succès de l'émotion-cognition. Pourtant, avant l'avènement du paradigme cognitif, des visions de l'émotion qui lui attribuent une dimension cognitive voire rationnelle n'avaient jamais manqué dans la pensée occidentale, loin de là : il suffit de penser à Aristote ou, au milieu du ^{xx}^e siècle, à l'*Esquisse d'une théorie des émotions* de Sartre ¹² pour s'en convaincre. Cependant, c'est le *mainstream* de la pensée occidentale à propos de l'affectivité qui vire de bord dans la deuxième moitié du ^{xx}^e siècle, en s'opposant alors à la conception commune que véhiculent les expressions des langues les plus diverses, faisant de l'émotion une passion irrationnelle ¹³.
- 10 Pour ce qui est du paradigme cognitif, son émergence est bien datée : en 1960, l'ouvrage de Magda Arnold ¹⁴ introduit la notion d'*appraisal*, évaluation ou appréciation, qui permet de décrire le fonctionnement affectif dans des termes autres, qui ne le disjoignent plus des processus cognitifs. En 1962, la théorie cognitivo-physiologique des émotions est formulée par Schachter et Singer ¹⁵. Ces deux événements marquent le lancement du mouvement, qui connaît un succès grandissant mais ne rencontre sa véritable consécration qu'au cours des années 1980. La parution du livre de Niko Frijda ¹⁶, *The Emotions*, en 1986, a été un événement capital de cette évolution. Il est contemporain de l'ouvrage pluridisciplinaire déjà mentionné *The Social Construction of Emotion*, qui fait état de la dissémination du nouveau paradigme dans les sciences sociales. En effet, dès les années 1980, la philosophie et l'anthropologie prennent en compte ce nouveau paradigme (par exemple, Ronald de Sousa, dès 1989 ; Robert Solomon en 1993 ; Catherine Lutz en 1988 ; Lila Abu-Lughod dès la fin des années 1980 ¹⁷, etc.). En suivant en cela les anthropologues récents des émotions, qu'elle est parmi les premiers historiens à lire, B. Rosenwein fonde sa remise en cause de l'émotion-pulsion sur les acquis du cognitivisme. En effet, on peut prétendre enquêter sur l'histoire de l'affectivité précisément parce que les émotions, telles qu'elles apparaissent dans la communication humaine et les sources historiques, ne sont pas naturelles et anhistoriques, mais au contraire changent avec le temps et varient dans l'espace social ; elles ont des configurations historiques et des formes d'expression, des représentations propres à une culture, à un milieu.

L'anthropologie constructiviste, une base méthodologique

- 11 En s'appuyant sur des travaux d'anthropologues récents pour réfléchir sur l'émotion, B. Rosenwein est fidèle à elle-même et à sa manière de travailler dans *Negotiating Space*, dont la réflexion théorique puise dans les travaux sur le tabou/*tapu*. Outre ses deux sources d'inspiration traditionnelles – l'historiographie américaine au contact de l'anthropologie culturelle –, elle dialogue avec les médiévistes de l'École des *Annales* avec qui elle a déjà, depuis ses travaux sur Cluny, d'importants échanges. Or, l'intérêt pour historiciser l'affectivité est manifeste déjà chez Georges Duby, puis encore plus nettement partir du séminaire de Jacques Le Goff sur le rire (1988-1991) et du livre de Jean-Claude Schmitt sur les gestes, bref depuis la fin des années 1980 au moins ¹⁸. La nouvelle histoire des émotions médiévales apparaît, dès lors, comme une anthropologie historique de l'homme affectif. Alors même qu'une partie de l'anthropologie historique

change de label pour devenir histoire culturelle, l'histoire proposée par B. Rosenwein renouvelle l'alliance et la perspective anthropologiques, à travers le biais cognitiviste.

- 12 Dès ses articles programmatiques, B. Rosenwein utilise les recherches des anthropologues contemporains des émotions¹⁹, qui ont déjà intégré le paradigme cognitif pour fonder méthodologiquement l'étude historique de l'affectivité. Or, à la base de ces travaux récents sur l'affectivité se trouve le constructivisme culturel, qui s'y accorde étonnamment bien avec le paradigme cognitiviste. Pourtant au départ ces deux conceptions et méthodes s'opposent facilement, le constructivisme étant relativiste et appuyé sur les discours et représentations, le cognitivisme plutôt ancré dans les fonctionnements universels de l'homme, de son cerveau. Mais dans le domaine des études sur l'émotion, pour l'un comme pour l'autre, celle-ci est « rationnelle », même si les cognitivistes, psychologues surtout, y voient l'impact du processus d'évaluation-appréciation individuelle, alors que les culturalistes ou constructivistes y voient celui des facteurs contextuels et culturels de son fonctionnement. Certes, parmi les sociologues, anthropologues et historiens de ce camp, on peut distinguer les culturalistes « durs », pour qui rien n'est au-delà ou en deçà de la culture, des autres (ou « mous »), pour lesquels il demeure un socle universel de l'homme, même si la part affectée par la culture est majeure ; dans les deux cas, l'importance de la culture est principale, et cette culture signifie également processus cognitifs. Ce qu'il nous importe de remarquer, c'est qu'en mariant les deux théories, B. Rosenwein ne peut éviter de se confronter à la question de l'universalité des émotions.

Le socle des sciences et l'historien: l'universalité des émotions en question

- 13 En effet, une fois les deux piliers de l'histoire affective posées, c'est la question à laquelle inévitablement l'historien se heurte : celle de l'universalité, ou non, des émotions²⁰, qui implique la réflexion sur l'objet historique lui-même. La question de l'universalité ou non du phénomène étudié pose un enjeu crucial de nos jours, dans le paysage de sciences sociales facilement portées au relativisme et à l'émiettement. Elle l'est d'autant plus lorsqu'il s'agit des émotions, dont l'expression passe, dans tous les cas, par le corps, et dont certaines approches – neurosciences, biologie, mais aussi certaines approches psychologiques – sont nécessairement universalistes. Au cas où nous soutenons le caractère culturel des émotions, tombant facilement d'accord avec les plus durs des constructivistes puisque l'émotion qui apparaît dans les sources historiques n'a pas d'autre existence que culturelle, de quoi parle-t-on, pourrait-on demander ? Dès lors, comment prétendre faire l'histoire d'un phénomène qui n'était pas semblable, voire n'existait pas, dans une autre culture et à une autre époque ? À l'inverse, si les émotions sont universelles, si les gens ont toujours semblablement pleuré, ri, exprimé leur colère, de quelle manière peut-on bien en faire l'histoire ? B. Rosenwein revient régulièrement dans ses articles à cette problématique souvent adressée à l'historien de l'affectivité. Son approche a une acuité particulière dans la mesure où elle recourt aux diverses sciences de l'émotion pour construire sa réponse d'historienne.
- 14 En effet, contrairement aux constructivistes culturels, les psychologues – à l'exception des psycho-sociologues – sont universalistes par discipline. De même, la plupart des sciences des émotions postulent le fonctionnement universel de l'humain. Un exemple,

partant d'une discussion réelle et d'une attitude commune²¹ : le psychologue travaillant sur l'affectivité du nouveau-né, sur le lien d'attachement à la mère vu comme un besoin humain universel, aura tendance à mettre l'accent sur les traits de croissance et les influences individuels dans le développement affectif du sujet, aux dépens de l'importance des facteurs socio-culturels. Pour lui, la culture agit certes – les modes d'expression de l'attachement peuvent différer d'un lieu à l'autre, d'une époque à l'autre –, mais elle ne modulera que les normes régissant l'expression de l'affectivité ; la production de l'émotion, comme sa modification psychique, se jouent au niveau individuel, en amont de l'expression et du culturel. Aux yeux de ce psychologue, l'émotion n'est pas accessible pour l'historien, qui ne peut parler que de sa *représentation*, laquelle est bien culturelle – mais qui ne peut alors rien nous dire de l'émotion elle-même, naturelle et se plaçant en-deçà de la culture.

- 15 Comme pour montrer que ce n'est pas la seule option en psychologie, B. Rosenwein discute souvent les positions des psychologues évolutionnistes et des biologistes²². Aussi importe-t-il de remarquer l'absence de toute référence, chez elle, à la psychanalyse, sauf pour ce qui est des soubassements de la théorie hydraulique, soutenus par la triade du Moi/Surmoi/Ça chez Freud, ou encore pour signaler la modification de la théorie psychanalytique par le cognitivisme²³. Cette absence suggère que la théorie et la recherche psychanalytique seraient pour elle dépassées, ou du moins non pertinentes, pour la compréhension de la psyché humaine, dont les recherches scientifiques récentes rendraient mieux compte. Pour Barbara, ce sont les évolutionnistes qui pourraient avoir une approche laissant place à l'historicité des émotions, et pourtant la majorité semble avoir raté le coche²⁴. En effet, ils voient, comme Plutchik ou Cosmides et Tooby, l'affectivité humaine voire l'ensemble des fonctions du cerveau, quasi inchangées depuis l'âge des cavernes, idée dont B. Rosenwein montre bien qu'elle gèle, en quelque sorte, notre cerveau à l'époque préhistorique, sans réellement laisser de place à des changements historiques²⁵.
- 16 Or, si dans son article paru dans les *Cahiers de Civilisation Médiévale* en 2006, l'historienne américaine décrit encore l'évolutionnisme comme peu utile pour l'historien pour les raisons susdites, sa vision des choses semble avoir changé grâce à ses lectures continues comme l'attestent ses propos de 2007 puis de 2010, selon lesquelles notre crâne ne semble guère abriter un cerveau de l'époque paléolithique²⁶. Au contraire, l'évolution a sélectionné justement par la plasticité, l'adaptabilité et, comme des recherches récentes en neurosciences et en biologie l'ont montré, le cerveau reste plastique à toutes les étapes de la vie et sa microstructure est formée par l'expérience ; on peut donc supposer que c'est tout aussi vrai dans la longue durée. Les notions d'adaptation et d'évolution adaptative – appliquées tant à la durée d'une vie qu'à la longue durée historique – aident, argumente B. Rosenwein, à historiciser les émotions²⁷.
- 17 Non sans lien avec l'évolutionnisme, il existe un type d'universalisme et présentisme qui sape peut-être plus radicalement encore la possibilité d'une histoire des émotions, un universalisme avec lequel B. Rosenwein prend le soin de polémiquer depuis les débuts de son intérêt pour les émotions et jusque dans des articles très récents²⁸, sans doute à cause de la prépondérance de sa visibilité et de son influence chez les psychologues, et plus généralement aux États-Unis. Il s'agit de la tendance universaliste qui cherche à ancrer radicalement l'émotion dans le corps et la neurobiologie, laissant fort peu de place à la culture – et, partant, à la liberté humaine. La figure phare de cette tendance est Paul Ekman, psychologue américain très largement connu et reconnu, qui

soutient, à partir de recherches menées depuis 30 ans, que les expressions de l'émotion dans le visage sont universelles et indépendantes de la culture. C'est lui qui a élaboré des méthodes utilisées maintenant même par les institutions américaines – B. Rosenwein nous rappelle qu'aux aéroports on scrute le visage des passagers, et qu'aux tribunaux on recourt également à la méthode d'Ekman pour détecter le mensonge à partir des micro-expressions du visage ²⁹ –, fondées sur l'idée que l'émotion feinte apparaît différente de l'émotion « vraie ». Pour Ekman, l'émotion est nettement universelle ; la culture peut tenter de normer son expression en société, mais non la moduler réellement, puisqu'elle est une donnée naturelle. Aux soubassements de cette théorie, on trouve directement l'idée que la vérité de l'homme est dans le « ressenti », bien en amont du langage et de la communication consciente, des constructions symboliques ; et que ce ressenti indélébile se traduit par le corps de manière incontrôlable. Pour Ekman, on se trahira toujours par nos gestes, inconscients, naturels, qui en disent bien plus sur nos véritables intentions et ressentis que nos mots. Culture, constructions identitaires et volonté glissent sur ce socle naturel et prédéterminé de l'humain. Dans le cauchemar d'Ekman, nous ne sommes plus rien d'autre que des êtres d'instincts et de neurones, chimiquement manipulables. L'essentiel se passant ailleurs, l'histoire ne fait alors que des vagues sans direction ni signification, n'aidant en rien à la compréhension du phénomène humain.

- 18 B. Rosenwein prend souvent Ekman comme l'exemple type d'approche des émotions aussi répandue qu'anti-historique, au début de ses articles et interventions orales ³⁰. Or, même si cela peut nous paraître un jeu quasi gratuit – en effet, de par notre discipline même, nous, historiens, nous plaçons dans une perspective opposée, concernant l'émotion ; pour nous, Ekman représente un bout extrême du très large spectre des approches scientifiques de l'émotion –, il importe de s'arrêter sur le sens même de l'usage polémique qui attire l'attention sur la question se cachant derrière le phénomène et son succès. Dans ses enquêtes sur la littérature psychologique et scientifique des émotions, B. Rosenwein cherche à mettre en avant les tendances qui peuvent entrer en dialogue avec l'histoire. Pour l'historienne qui travaille de façon très serrée sur des textes à la fois narratifs et théoriques, il s'agit *en même temps* de maintenir le discours historique au contact des études scientifiques de l'homme, des savoirs sur le vivant, en soulignant les possibles liens entre les différentes approches des sciences s'intéressant aux émotions. Reconnaître la part biologique, naturelle et universelle de l'émotion lui permet ainsi d'ancrer l'histoire dans ce champ interdisciplinaire et de surmonter la dichotomie nature/culture dans son approche des émotions, notamment entre approches des sciences naturelles des émotions et celles des sciences humaines. En effet, de même qu'il existe des culturalistes « durs », les sciences de l'émotion qui s'intéressent à la naturalité de la vie affective, à commencer par les neurosciences, et on peut y inclure une part importante de la psychologie universaliste, ont tendance à réduire l'émotion au prédéterminé : elles sont des « naturalistes durs ». Au contraire, B. Rosenwein, à l'instar des philosophes de premier ordre de l'émotion comme Ronald de Sousa et Robert Solomon, cherche à joindre les deux bouts, nature et culture. Elle montre par là la possibilité, voire la nécessité, de la continuité et du dialogue, seuls à permettre d'aboutir à une vision synthétique qui dépasse le morcellement scientifique et les oppositions des approches. Un des intérêts majeurs des prises de position de B. Rosenwein tient alors au fait qu'elle parvient à rendre compte de la multiplicité, de la variété des tendances scientifiques, à montrer les options et à les faire dialoguer, plutôt que traiter les sciences naturelles de

l'émotion comme un bloc. Cette distance critique, maintenue face aux plus diverses recherches scientifiques grâce à la conscience de leur multiplicité, permet précisément d'échapper à la naturalisation d'un discours scientifique actuel. Par cette naturalisation, il faut comprendre l'oubli de l'histoire des questions mêmes que les scientifiques se posent, ainsi que leur ancrage dans l'anthropologie du moment, dans un paradigme ou un épistémé. L'intérêt et la distance critique, maintenus ensemble par B. Rosenwein, sont rarement le cas des spécialistes des sciences humaines qui s'intéressent à ces recherches, comme les tenants de la bio-histoire, de l'histoire cognitive ou de la neuro-histoire³¹. Les historiens utilisent souvent des concepts issus de la psychologie ou d'autres sciences de l'émotion pour y ancrer leur recherche, sans en discuter (ou entrevoir) les bases et les conséquences épistémologiques, anthropologiques et méthodologiques. B. Rosenwein propose une méthode sobre et avertie, pleinement consciente qu'elle est des enjeux et des dangers réductionnistes des approches qui prennent pour base de leur conception des émotions et pour argent comptant le paradigme scientifique actuellement en vogue – alors même qu'elles visent à historiciser le phénomène émotionnel et donc aussi ses approches théoriques. Elle contribue ainsi à prendre conscience de l'importance fondamentale pour l'historien de discuter avec les sciences de l'émotion, pour difficiles, obscures ou lointaines dans leurs théories et leurs problématiques qu'elles puissent nous paraître. Cette discussion, ayant des effets heuristiques sur nos recherches, permet de solidifier une approche mesurée de l'émotion en histoire et de relier le travail de l'historien avec l'environnement scientifique, l'état des connaissances sur l'émotion. Cette prise de position épistémologique est d'autant plus importante que, s'agissant de l'exploitation même de ses données sur les émotions, l'historien est nécessairement culturaliste. Non pas par une conviction épistémologique qui peut varier et qui au fond ne change que peu sa méthode, mais par sa pratique des sources.

- 19 C'est par ce travail épistémologique à plusieurs volets que B. Rosenwein a contribué à circonscrire le champ de l'histoire des émotions tout en l'insérant dans le monde pluridisciplinaire des sciences des émotions. En termes méthodologiques, on doit y ajouter l'élaboration du concept des communautés émotionnelles ainsi que l'invention d'une démarche rigoureuse pour traquer l'émotion dans les sources, qui mériterait un article en soi. À travers ses travaux, on peut décrire l'émergence d'un nouveau champ autonome et pluridisciplinaire en historiographie, dont les fondements scientifiques, les contours historiographiques et les propositions méthodologiques sont largement dues au travail de Barbara, à la fois systématique, brillante et perspicace.

NOTES

1. Voir *infra*, n. 17.

2. Il importe de signaler les exceptions de Peter et Carol Stearns, de Douglas Cairns, enfin de William Reddy qui travaille en stricte contemporanéité avec B. Rosenwein.

3. En donner ici une bibliographie extensive serait impossible. B. Rosenwein propose un très beau panorama dans les notes de son « Worrying about Emotions in History », *American Historical Review* 107, 2002, p. 821-845.
4. B. H. ROSENWEIN, « Eros and Clio : Emotional Paradigms in medieval historiography », in H.-W. GOETZ, J. JARNUT (dir.), *Mediävistik im 21. Jahrhundert. Stand und Perspektiven der internationalen und interdisziplinären Mittelalterforschung*, München, 2003, p. 427-428.
5. Quelques exemples seulement, dont on peut allonger la liste à partir des notes de B. H. ROSENWEIN, « Worrying about Emotions » : P. CAMPORESI, *Casa dell'eternità*, Milano, 1987 et 1998 ; P. DINZELBACHER, *Angst im Mittelalter. Teufels, Todes und Gotteserfahrung: Mentalitätsgeschichte und Ikonographie*, Paderborn, 1996 ; G. ALTHOFF, *Amicitiae und Pacta. Bündnis, Einung, Politik und Gebetsgedenken im beginnenden 10. Jahrhundert*, Hannover, 1992 ("MGH Schriften", 37), puis "Empörung, Tränen, Zeknirschung. « Emotionen » in der öffentlichen Kommunikation des Mittelalters", *Frühmittelalterliche Studien* 30, 1996, p. 60-79 ; S.C. JAEGER, *Ennobling Love. In Search of a Lost Sensibility*, Philadelphia, 1999 ; les articles de J. LE GOFF sur le rire, rassemblés dans son *Un autre Moyen Âge*, Paris, 1999 ; J.-Cl. SCHMITT, *La raison des gestes*, Paris, 1990 ; Y. CARRÉ, *Le baiser sur la bouche au Moyen Âge*, Paris, 1999 ; P. NAGY, *Le don des larmes au Moyen Âge*, Paris, 2000 ; D. BOQUET, *L'ordre de l'affect. Autour de l'anthropologie affective d'Aelred de Rievaulx*, Caen, 2005.
6. Voir La société internationale d'étude des émotions : <http://isre.org> et sa revue interdisciplinaire, *Emotion Review* : <http://emr.sagepub.com>. Consulté le 8 septembre 2012.
7. B. H. ROSENWEIN, « Eros and Clio », art. cité, p. 428-429.
8. Voir R. DE SOUSA, "Emotion", in E. N. ZALTA (éd.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (Spring 2012 Edition), <http://plato.stanford.edu/archives/spr2012/entries/emotion>, chap. 7 : The Ontology of Emotions. Consulté le 28 août 2012.
9. Pour l'importance de la psychologie et de la « culture psy » dans nos sociétés, voir C. LASCH, *La Culture du narcissisme. La vie américaine à un âge de déclin des espérances* (*The Culture of narcissism - American Life in An Age of Diminishing Expectations*, 1979), Paris, 2000 ; F. FUREDI, *Therapy Culture: Cultivating Vulnerability in an Uncertain Age*, London/New York, 2004 ; E. ILLOUZ, *Saving the Modern Soul: Therapy, Emotions, and the Culture of Self-Help*, Los Angeles, 2008. Pour l'usage des neurosciences en sciences humaines, voir *Les sciences de l'homme à l'âge du neurone. Revue d'Histoire des Sciences Humaines* 25, 2011. Pour leur usage en histoire, dans le même numéro : R. MANDRESSI, « Le temps profond et le temps perdu. Usages des neurosciences et des sciences cognitives en histoire », p. 167-204.
10. Pour la notion : P. N. STEARNS et C. Z. STEARNS, « Emotionology. Clarifying the History of Emotions and Emotional Standards », *American Historical Review* 90, 1985, p. 813-836 ; quelques-uns de leurs travaux les plus connus : P. N. STEARNS et C. Z. STEARNS, *Anger: The Struggle for emotional control in America's history*, Chicago, 1986 ; P. N. STEARNS, *Jealousy: The evolution of an emotion in American history*, New York, 1989 ; ID., *American cool: Constructing a twentieth-century emotional style*, New York, 1994. La critique de l'émotionologie par B. Rosenwein est déployée dans son article « Worrying about Emotions in History », p. 824-825.
11. Dans l'ensemble du champ historiographique, on trouve bien d'autres tentatives. Pour n'en rester qu'aux plus célèbres des Français, on peut citer en amont Lucien Febvre, dès son article « La sensibilité et l'histoire » (1941) ; Michel de Certeau, qui réfléchit sur la vie affective et spirituelle en rapport avec la psychanalyse ; Michel Foucault dans ses séminaires sur le fondement du sujet, publiés dans M. FOUCAULT, *L'herméneutique du sujet*, Paris, 2001.
12. J.-P. SARTRE, *Esquisse d'une théorie des émotions*, Paris, 1938 (rééd. 1995).
13. Voir notamment Z. KÖVECSES, *Metaphor and Emotion. Language, Culture and Body in Human Feeling*, Cambridge, 2000.
14. M. B. ARNOLD, *Emotion and personality*, New York, 1960.

15. S. SCHACHTER et J. E. SINGER, « Cognitive, social and physiological determinants of emotional state », *Psychological Review* 69, 1962, p. 379-399.
16. N. FRIJDA, *The Emotions*, Cambridge, 1986.
17. R. C. SOLOMON, *The Passions. Emotions and the Meaning of Life*, op. cit. ; R. DE SOUSA, *The Rationality of Emotions*, Cambridge (Mass.), 1987 ; J. ELSTER, *Alchemies of the Mind : Rationality and the Emotions*, Cambridge, 1999. M. C. NUSSBAUM, *Upheavals of Thought: The Intelligence of the Emotions*, Cambridge, Cambridge, 2002. M. Z. ROSALDO, *Knowledge and Passion : Ilongot Notions of Self and Social Life*, Cambridge, 1980 ; C. LUTZ, *Unnatural Emotions: Everyday Sentiments on a Micronesian Atoll and their Challenge to Western Theory*, Chicago, 1988 ; L. ABU-LUGHOD, *Veiled Sentiments: Honor and Poetry in a Bedouin Society*, New York, 1999 ; on peut y ajouter O. M. LYNCH (dir.), *Divine Passions. The Social Construction of Emotion in India*, Berkeley/Los Angeles/Oxford, 1990 ; B. GRIMA, *The Performance of Emotion : "The Misfortunes Which have Befallen Me"*, Oxford, 1993.
18. En littérature médiévale, nous trouvons un continuum d'intérêts depuis les années 1950-1960, voire depuis l'œuvre de D. DE ROUGEMONT, *L'Amour et l'Occident*, paru d'abord en 1939.
19. Voir n. 17
20. B. H. ROSENWEIN, « Problems and Methods in the History of Emotions », *Passions in Context*, 2010 : www.passionsincontext.de/.../01_Rosenwein.pdf. Consulté le 15 octobre 2012.
21. Avec Ursula Hess (alors professeure de psychologie à l'UQAM), en décembre 2009. Comme ses recherches récentes le suggèrent, elle s'intéresse plus depuis aux aspects sociaux de la communication affective. Voir [www.hess.socialpsychology.org] Consulté le 20 septembre 2012.
22. À ce propos, outre des notes de bas de page fréquentes, voir tout particulièrement « The Uses of Biology : A Response to J. Carter Wood's «'The Limits of Culture ?' » », *Cultural and Social History* 4, 2007, p. 553-558.
23. Voir l'article « Histoire de l'émotion : méthodes et approches », *Cahiers de Civilisation Médiévale* 49, 2006, p. 35, n. 7.
24. « They argue that, "the mind is a set of information-processing machines that were designed by natural selection to solve adaptive problems faced by our hunter-gatherer ancestors". » L. COSMIDES, J. TOOBY, "Evolutionary Psychology: A Primer." [<http://www.psych.ucsb.edu/research/cep/primer.html>], mis à jour en 1997 (consulté le 28 octobre 2012), et cité par B. H. ROSENWEIN, « Problems and Methods », art. cité, p. 4, n. 9-11. Voir en amont aussi R. PLUTCHIK, "Emotions : a general psychoevolutionary theory", in K. R. SCHERER, P. EKMAN (dir.), *Approaches to Emotion*, Hillsdale/London, 1984, p. 197-219, mentionné dans « Histoire de l'émotion : méthodes et approches », art. cité, p. 35.
25. Voir les références citées à la note précédente, et B. H. ROSENWEIN, « Problems and Methods », p. 4-5.
26. B. H. ROSENWEIN, « Problems and Methods », p. 7-8.
27. B. H. ROSENWEIN, « Problems and Methods », p. 8, fondé sur P. W. TURKE, "Which Humans Behave Adaptively, and Why Does it Matter?", *Ethology and Sociobiology* 11, 1990, p. 305-339 ; R. D. ALEXANDER, *The Biology of Moral Systems*, Hawthorne, 1987 ; ID., "Evolution of the Human Psyche," in P. MELLARS, C. STRINGER (eds.), *The Human Revolution: Behavioural and Biological Perspectives on the Origins of Modern Humans*, Princeton, 1989, p. 455-513 ; R. TURNER, C. WHITEHEAD, "How Collective Representations can Change the Structure of the Brain," *Journal of Consciousness Studies* 15/10-11, 2008, p. 43-57 ; E. JABLONKA, M. J. LAMB, *Evolution in Four Dimensions: Genetic, Epigenetic, Behavioral, and Symbolic Variation in the History of Life*, Cambridge (Mass.), 2005, p. 76-78.
28. B. H. ROSENWEIN, « Problems and Methods », p. 2.
29. Voir son site personnel : <http://www.paulekman.com> / Consulté le 15 octobre 2012.
30. Voir par ex., B. H. ROSENWEIN, « Problems and Methods », p. 2.
31. Voir l'article excellent de R. Mandressi sur ce phénomène, cf. n. 9 ; comme exemple connu des médiévistes de ce genre d'approche, voir le dernier livre du médiéviste D. L. SMAIL, *On Deep*

History and the Brain, Los Angeles, 2008, qui vise à fonder l'histoire humaine dans l'histoire du cerveau dans la très longue durée.

AUTEUR

PIROSKA NAGY

Université du Québec, Montréal